

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montre	Parcours
Un mois.....	\$ 1.00	1.50 or
Trois.....	\$ 3.00	3.50 or
Six.....	\$ 5.50	6.50 or
Un an.....	\$ 10.00	12.50 or

Numéro du jour..... \$ 0.05
ancien..... \$ 0.10

Les abonnements partent du 1er du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

L'UNION CIVIQUE

La réunion annoncée à eu lieu dimanche après-midi au théâtre Cibils. On sait qu'elle avait pour objet de proclamer la fondation de l'Union Civique et d'en nommer les comités consultatif et exécutif.

Plus de 400 personnes, de jeunes citoyens en majorité—y ont pris part. Des discours débordant de noble et patriotique inspiration ont été prononcés successivement par MM. Elias Régules, Pablo de Maria, Gonzalo Ramirez, Alfred Castellanos, José del Busto et Samuel Blixen. On a lu aussi une lettre émanant du docteur Domingo Aramburu.

Les élections ont abouti au triomphe d'une liste où le docteur Paul de Murie figure comme président, M. Albert Palomeque, comme vice-président, et M. Jacobo Varela comme secrétaire.

On ne pouvait faire de meilleurs choix. L'Union Civique est désormais un fait. Les actes viendront.

TURTUR GEMENS

Nous savions bien qu'elle finirait par nous amener à lui donner des noms d'oiseaux. C'est de notre incomparable hermine L'Italia al Plata qu'il s'agit.

La pauvre nous est venue dimanche plus éplorée qu'un saule et plus renfrognée qu'un croupion d'oie, bien qu'elle s'efforce de cacher sous ses épigrammes émuees—telum imbeli l'it—la mauvaise humeur qui la ronge.

C'est grand dommage, en vérité, car la pauvre est de ces beautés ratatinées dont le dépit ne peut qu'accroître les rides et blémir le teint.

Convenons pourtant qu'elle a plus de motifs qu'il n'en faut pour être en bile. Son ami Crispin est tombé dans la limonade; Rudini—sanctinier compte de ses conseils—prête l'oreille aux propositions de paix honorable qu'on dit offertes par le Négus; et nous lui laissons le... bénéfice des artifices, pour ne pas dire des impostures, dont elle aggrave sa polémique. Toutes les contrariétés, à la fois, qu'il

Ajoutez que nous avons à Gènes un correspondant qui n'a pas l'heur de lui plaire. Il n'est pourtant pas méchant ce correspondant: peut-être même a-t-il rendu à l'Italie plus de services que L'Italia al Plata. N'importe; les lecteurs de cette feuille ont dû croire qu'il s'agit de quelque ogre friand de chair italienne. En réalité, il s'est borné à l'imprudent—à constater que tout n'était pas au mieux pour l'Italie dans la plus noire des Abyssinies, malgré l'héroïsme des soldats de Barateri traînés sur le modèle du gendarme Bianchi.

Si ce n'est pas de l'italophobie, cela, c'est que L'Italia al Plata ne s'y connaît pas. Mais s'y connaît-elle? That is the question. D'aucuns prétendent qu'il y a longtemps qu'elle a perdu le discernement nécessaire, mais nous ne voulons quant à nous rien en croire.

Elle a eu pourtant dimanche une trouvaille pleine de malice charmante: el pochi lettori della gallica consorella.

Quel coup de massue! Quelle humiliation pour nous! Par bonheur, nous pouvons répondre avec l'Ancien: «Pauci foris, sed boni».

Si peu nombreux qu'ils soient en effet, les lecteurs de l'UNION FRANÇAISE ont suffi depuis plus de quatre années pour lui éviter les déboires et la quasi catastrophe qui obligèrent L'Italia à une incarnation nouvelle—ô Vishnou!—et dont ses innombrables et patriotes lecteurs ne mirent pas beaucoup d'empressement à la préserver.

Mais tout cela est d'ordre bien secondaire. La seule chose, en somme, qui mérite d'être relevée, c'est l'obstination de L'Italia à vouloir prouver que nous avons pour l'Italie d'effroyables sentiments.

Quelle aberration! Si elle réfléchissait, elle verrait que tous ces efforts semblent tendre à prouver que l'Italie n'est pas aussi aimable que nous le croyons.

Mais nous connaissons L'Italia al Plata et nous savons que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle s'applique à trouver en nous des sentiments qui l'excentent de ceux qu'elle nourrit elle-même pour la France.

Peine perdue! Nous ne lui fournirons pas l'occasion de prendre à nos dépens une revanche de l'Abyssinie.

Epîtres françaises

Paris, 20 février 90.

Mon cher Directeur:

La visite annoncée de l'empereur d'Autriche en France n'a pas produit le moins du monde, sur nos populations, une impression défavorable. Bien au contraire: on a beau se rappeler que ce souverain, aujourd'hui âgé de soixante-cinq ans, ne fut jamais l'allié de notre pays et qu'il fut quelquefois son ennemi; on a beau savoir qu'il fit encore partie de cette Triple Alliance qui ne bat plus qu'une aile, à la vérité, mais qui avait été formellement conclue pour «boucler» la France dans les frontières restreintes tracées par le traité de Francfort, c'est néanmoins avec une courtoisie que nous recevrons ce prince, demeuré dans notre prosaïque fin de siècle le plus sentimental et le plus réactionnaire des gentils hommes.

Pourquoi notre accueil cordial et sincère lui est-il réservé, à lui, alors que parmi tous ses «bons frères» d'Europe, un seul excepté pour qui la France n'aurait pas assez d'acclamations s'il venait la visiter,—il n'en est pas un autre que nous recevrons avec une semblable sympathie?

C'est d'abord parce que, si nous avons eu jadis à combattre les Autrichiens, nous avons toujours trouvé eux des adversaires braves et loyaux. La politique napoléonienne nous a mis aux prises avec eux, en 1805, en 1809, en 1813 et 1814, en 1859 enfin, pour ne parler que des guerres de ce siècle; mais les deux peuples n'ont jamais rien eu l'un contre l'autre. Ils se sont mesurés sans haine.

Toutes les batailles de ces guerres-là ont été propres. On n'y a pas vu des fusillades de francs-tireurs, des pillages indignes, des incendies au pétrole. Nos ennemis de Marengo, de

Rivoli, d'Austerlitz, de Wagram, de Leipzig, de Magenta et de Solferino ont été des soldats, non des bandits en uniforme. Vainqueurs ou vaincus, ils sont restés des braves gens et n'ont pas traîné leurs épées dans de honteux massacres... Le peuple français se souvient de cela et peut saluer l'empereur François-Joseph en toute tranquillité de conscience: il n'a rien à lui pardonner.

La politique de Bismark, il est vrai, a rapproché les vainqueurs et les vaincus de Sadowa, les vainqueurs et les vaincus de Custozza, et maintenant encore, Guillaume, François et Humbert forment une trinité bizarre où l'on ne nous aime guère. Mais vous savez bien que si dans cette association suspecte il y a un membre équivoque, et prudent, un homme qui ait été capable, quand nous avions encore besoin de ménagements, d'imposer à ses alliés un peu de retenue et de discrétion dans l'injure, c'est bien François-Joseph qui a su jouer ce rôle avec une dignité parfaite!

La France le sait, le devine, et c'est pourquoi, galamment, elle va parer de fleurs la ville où viendra le vieux souverain qui connut de si terribles malheurs, se souvenant que quelques-uns d'entre eux lui vinrent de nous,—et au profit de qui, grands dieux!

Mais ce n'est pas tout: une grande part de l'instinctive et respectueuse amitié que porteront tous les visages, sur le chemin de l'empereur, viendra des qualités personnelles qui lui ont formé, depuis un demi-siècle bientôt, une physionomie si particulière,—charmante quand il avait vingt ans, touchante maintenant qu'il a les cheveux blancs.

Songez que, dès l'âge de 17 ans, au mois de novembre 1817, il remplaçait son cousin l'archiduc Albert en qualité de commissaire impérial à la Diète de Pesth! Il arrivait, élégant et mince, frêle et blond comme une jeune fille, dans l'Assemblée des Magnats.

Il prenait la parole, en hongrois, et enchantait ses auditeurs par les explications les plus claires, données avec une dignité parfaite. Aussitôt, son oncle l'empereur Ferdinand, charmé de ce début, chargeait le vieux prince de Metternich, alors âgé de 74 ans et ministre depuis l'année 1809 (trente-huit ans de ministère, voilà ce qu'on ne voit guère chez nous), de donner des leçons de diplomatie au jeune archiduc. Tous les dimanches, pendant deux mois, le véritable chancelier expliqua les affaires à son jeune élève; mais, au mois de février 1818, la révolution éclatait à Paris; elle avait, au mois de mars, un formidable écho à Vienne; Metternich se réfugiait en Angleterre, l'empereur Ferdinand abdiquait et le prince François-Joseph montait sur le trône au milieu des plus effroyables convulsions politiques.

Il lui fallut, en vérité, reconquérir province par province et ville à ville, tout son empire, sur les rebelles. A Raab, il voulut se mettre à la tête de ses soldats et entrer le premier par la brèche. Il avait dix-neuf ans!

L'année suivante, à Vienne, passant la revue de ses troupes qui, sous les ordres de Radetzky, venaient de lui reconquérir la Vénétie et le Milanais, il s'aperçut que le cheval du vieux maréchal, habitué à être toujours en avant, ne voulait pas rester derrière le sien au second rang, et s'impétuait. Aussitôt, il s'arrêta, met pied à terre

et s'adressant à Radetzky avec le plus engageant des sourires: «Donnez-moi votre cheval, et prenez le mien, maréchal. Nous ne sommes pas à la bataille pour que vous cherchiez à me «dépasser»!

C'est cela, c'est cette chevalerie aimable et fière qui à tout temps caractérisa François-Joseph. Tout jeune encore (je crois qu'il avait vingt-deux ans et n'était pas marié), l'empereur d'Autriche, Nicolas, qui lui avait donné un bon coup d'épaule pour pacifier la Hongrie, vint le voir à Vienne et, naturellement, passer avec lui des revues. Quand les deux empereurs, l'un dans toute la force de l'âge, l'autre presque adolescent encore, arrivèrent au palais, un jour, après avoir inspecté quelques régiments, François-Joseph, par une inspiration charmante de modestie et d'affection, sauta lestement à bas de son cheval et tendit la main au colosse russe, comme pour l'aider à descendre à son tour.

Nicolas, tout ému de cette gracieuse incorrection, se jeta dans ses bras et lui planta deux sonores baisers sur les joues.

Il y a eu bien d'autres aventures, glorieuses ou tristes, heureuses ou néfastes, dans la vie du souverain qui va être notre hôte.—Il nous plaît de nous arrêter à celle-ci, et de revoir par la pensée ces deux uniformes, celui de l'empereur et celui du tsar, rassemblés une fois encore par une cordiale étreinte.

Cela reviendra peut-être un jour!...
Laurent.

LA TRÊVE

Paris, 22 février.

Mon très cher:

Un soleil joyeux brille sur le Carnaval qui bat son plein dans nos rues; l'énorme foule ruisselle, criant, hurlant, chantant, riant aux éclats, échangeant des lazzi, s'envoyant des pains à cacheter au visage, heureuse de vivre, gaie, gambadant, ivre de grand air et de liberté. Et il semble que la nature indulgente ait écarté les nuages, comme pour assister plus à son aise au spectacle de l'humanité en fête.

Et je pensais ce que qu'on dit pensent mon vieux maître Rabelais, s'il vivait encore: «Pourquoi, lorsque tout ce monde ne demande qu'à être tranquille et à s'en aller, pourquoi tant de haines bêtes et furieuses, tant de luttes méchantes, tant de poursuites, tant d'attaques, tant d'injures, tant d'après au mal, tant d'appât de la souffrance d'autrui? Pourquoi tant d'écume aux lèvres de certains hommes, qui se disputent on ne sait pourquoi, sur ce je ne sais quoi qui passe pour de la politique et qui n'est que de l'ambition masquée, et dont au fond le peuple a si peu de souci? Pourquoi tant de rage dans leur cœur? Pourquoi décorer-ils du beau nom de justice, la satisfaction d'inéptes et lâches vengeances? O vertu que d'abominations on commet en ton nom!»

Il serait si simple de se réconcilier purement et simplement et de fraterniser dans la paix. Les furies passées ne sont rien, si on les oublie; les réveils se font-ils pire que les avoir commises. La haine engendre la haine.

On parla d'une rupture au cœur; mais le chagrin avait pu suffire, elle souffrait affreusement, discrètement, sans se plaindre, comme elle avait souffert toute sa vie. Il y avait déjà près d'un an que Benedetta était mariée, se refusant à son mari, mais ne voulant pas quitter le domicile conjugal, pour éviter à sa mère le coup terrible d'un scandale public.

Sa tante Serafina agissait pourtant sur elle, en lui donnant l'espoir d'une annulation de mariage possible, si elle allait se jeter aux genoux du Saint-Père; et elle finissait par la convaincre, depuis que, cédant elle-même à certains conseils, elle lui avait donné pour directeur son propre confesseur, le père Jésuite Lorenzi, en remplacement de l'abbé Pisoni. Ce père Jésuite, âgé de trente-cinq ans à peine, était un homme grave et aimable, aux yeux clairs, d'une grande force dans la persuasion.

Benedetta ne se décida qu'au lendemain de la mort de sa mère, et seulement alors elle revint habiter, au palais Bocanera, l'appartement où elle était née, où sa mère venait de s'éteindre. Tout de suite, d'ailleurs, le procès en annulation de mariage fut porté, pour une première instruction, devant le cardinal vicair, chargé du diocèse de Rome. On racontait que la confesseur ne s'était dévoué qu'après avoir obtenu une audience secrète du pape, qui lui avait témoigné la plus encourageante sympathie. Le comte Prada parlait d'abord de forcer judi-

ne, et il n'est de bon et d'utile que la grande clémence jetant indistinctement sa lumière sur tout ce qui respire.

Et l'on se prend à songer, avec les anarchistes, que ce sont les gouvernements seuls qui troublent l'ordre et que l'homme ne sera relativement heureux que le jour où, comme dans l'abbaye de Thélème, il n'y aura plus de lois d'aucune sorte, ni de juges pour les appliquer.

Je me souviens qu'en 1871, assis sur le banc des accusés, devant le conseil de guerre de Versailles, j'étais déjà hanté par cette réflexion. Je me disais: «Voyons, tous ces gens sont des hommes: juges, officiers, prévenus, fonctionnaires, spectateurs. Est-ce que vraiment les choses iraient plus mal si, ces estrades supprimées, tous se réunissaient, se soulaient au lieu de s'invectiver, et s'en allaient de compagnie boire frais, sans plus s'attarder à leur œuvre de bêtes fauves ou de vipères? Comme on serait universellement soulagé! Et comme aux uns et aux autres il paraîtrait plus doux de vivre!»

J'étais ainsi tout enfant, car lorsque mon professeur me racontait qu'au moyen-âge on n'avait trouvé rien de mieux pour arrêter les luttes sanglantes que d'imposer ce qu'on appela la Trêve de Dieu, c'est-à-dire la défense de se faire du mal certains jours de la semaine, je lui répliquais: «Pourquoi ces jours et non d'autres, et pourquoi pas tous les jours? Si telle chose est possible un dimanche, ne saurait-elle être possible un lundi?»

Et aujourd'hui encore, lorsqu'en un jour de fête je vois la multitude réjouie se livrer au plaisir, à la concorde, à l'amitié, je ne puis m'empêcher de me dire: «Pourquoi cette trêve est-elle d'aujourd'hui, non de demain? Pourquoi ne serait-elle pas l'union définitive et durable? Pourquoi ce peuple demeure-t-il la proie de tartufes politiques, qui, sous prétexte de faire son bonheur, le rendent méchant, c'est-à-dire malheureux? Pourquoi, lui qui est le maître, ne prend-il pas une bonne fois la grande résolution de crier à ceux qui le trahissent: «Allez-vous-en, vous qui ne préchez que discorde et cruauté; laissez-nous sourire au prochain printemps; laissez-nous nous aimer!»

Henry Marel.

Les pays du Soleil

La côte orientale de l'Afrique sur la mer Rouge est une des régions les plus désolées du continent noir. Pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe, mais une chaleur torride, qui change le bois en amadou et le cuir en feuilles de zinc. Les évaporations salines attaquent tous les métaux; une nuit suffit pour rouiller canons, fusils et mitrailleuses et les rendre inutilisables, si on n'en prend pas le plus grand soin. La nuit est aussi chaude que le jour; à trois heures du matin les pierres sont encore brûlantes. Après la côte, c'est la plaine, plus caillouteuse encore et plus aride, qui s'étend jusqu'aux montagnes; de l'Abyssinie, c'est tout au plus si l'on trouve ça et là quelques lacs salés, quelques puits d'eau boueuse et fétide.

Longtemps les puissances européennes, la côte orientale de l'Afrique sur la mer Rouge est une des régions les plus désolées du continent noir. Pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe, mais une chaleur torride, qui change le bois en amadou et le cuir en feuilles de zinc. Les évaporations salines attaquent tous les métaux; une nuit suffit pour rouiller canons, fusils et mitrailleuses et les rendre inutilisables, si on n'en prend pas le plus grand soin. La nuit est aussi chaude que le jour; à trois heures du matin les pierres sont encore brûlantes. Après la côte, c'est la plaine, plus caillouteuse encore et plus aride, qui s'étend jusqu'aux montagnes; de l'Abyssinie, c'est tout au plus si l'on trouve ça et là quelques lacs salés, quelques puits d'eau boueuse et fétide.

C'est un des motifs les plus nets acceptés comme valables en cour de Rome. Dans son mémoire, l'avocat consistorial Moano, un des autorisés du barreau romain, négociait simplement de dire que cette impuissance avait pour cause unique la résistance de la femme; et tout un débat se livrait sur ce point délicat, si scabreux, que la vérité semblait impossible à faire; on donnait, de part et d'autre des détails intimes en latin; on produisait des démons, des amis, des domestiques, ayant assisté à des scènes, racontant la cohabitation d'une année.

Enfin, la pièce la plus décisive était un certificat, signé par deux sages-femmes, qui, après examen, concluaient à la virginité intacte de la jeune fille.

Le cardinal vicair, agissant comme évêque de Rome, avait donc déferé le procès à la congrégation du Concile, ce qui était pour Benedetta un premier succès, et les choses en étaient là, elle attendait que la congrégation se prononçât définitivement, avec l'espoir que l'annulation religieuse du mariage serait ensuite un

Lycée Franco-Uruguayo

Grand Collège de demoiselles dirigé par la Directrice Madama Mario Irigaray d'A. Directrice, Dayman 127.

INSTITUTO UNIVERSAL

Pour garçons, Uruguay 283 à 201. Ces deux collèges proportionnent à leurs élèves une instruction brillante et solide. On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.—Agustin M. Vasquez, Directeur.

nes ont dédaigné ce pays maudit, qui semble, non seulement réfractaire à toute colonisation, mais à toute occupation permanente, à moins d'en faire de nouvelles Lambesses, de nouvelles Cayennes. Mais depuis le traité de Berlin le partage du monde est à l'ordre du jour, et la curée des terres, moins favorisées de la nature, a commencé.

C'est le percement du canal de Suez qui, paraît-il, déplaçant l'axe du commerce interocéanique, changea d'un coup la politique coloniale: des nations maritimes, en lui imprimant une direction nouvelle.

C'est pour avoir une station sur cette ligne, que le génie d'un grand travailleur venait d'ouvrir à la navigation, qu'en 1862 la France a acheté Obok. En 1870, l'Italie, pour la même raison, et par l'intermédiaire de la Compagnie maritime Rabattino fit l'acquisition de la baie d'Assab, d'accord avec l'Angleterre, qui occupait déjà Zoula.

Ni la France ni l'Italie n'avaient songé à tirer parti de leur acquisition. En 1868, à la veille de la guerre contre Théodoros, les Anglais se sont établis à Zoula, où ils avaient élevé de grands baraquements et construit un chemin de fer, qui allait jusqu'aux montagnes de l'Abyssinie.

Mais l'expédition terminée, ils emportèrent et détruisirent tout le matériel et se hâtèrent de fuir ce pays abominable.

On dirait pourtant, à voir les choses qui se passent, que les puissances se sont ravisées et qu'elles commencent à trouver supportable ce vilain pays et ce climat affreux. Est-ce à cause du trafic énorme qui passe par le canal de Suez? Est-ce qu'elles espèrent civiliser le Soudan et débayer l'Ethiopie? ou bien ne font-elles qu'obéir à cette fièvre coloniale qui porte actuellement les Européens vers tous les coins du globe, à la recherche de nouvelles régions à occuper, et de routes commerciales à créer? Je ne sais rien, mais c'est ainsi que Obok, Assab, Zoula, sont devenus à partir de 1881 et 1882, des ports de trafic après n'avoir été longtemps que des plages désertes.

Puis on a cherché à nouer des relations avec les tribus de l'intérieur, qui n'offrent que de médiocres ressources, et surtout à pénétrer en Abyssinie, qui paraît en offrir d'avantage. L'Espagne réclame aussi, et d'autres, qui veulent avoir une façade sur la Mer Rouge.

Le mouvement d'expansion de l'Europe vers les nouveaux mondes s'accroît chaque jour. Ce ne sont plus seulement les économistes et les philanthropes qui se préoccupent de l'engorgement de l'Europe. Depuis longtemps l'argument irrésistible pour obtenir le divorce devant les tribunaux civils. Dans l'appartement glacial où sa mère l'installa, soumise et désespérée, venait de mourir, la consessina avait repris sa vie de jeune fille et se montrait très calme, très forte en sa passion, ayant juré de ne se donner à personne autre qu'à Dario, et de ne se donner à lui que le jour où un prêtre les aurait saintement unis en Dieu.

Justement, Dario, lui aussi, était venu habiter le palais Bocanera, six mois plus tôt, à la suite de la mort de son père et de toute une catastrophe qui l'avait ruiné. Le prince Onofrio, après avoir, sur le conseil de Prada, vendu la villa Montefiori dix millions à une Compagnie financière, s'était laissé prendre à la fièvre de spéculation qui brûlait Rome, au lieu de garder ses dix millions en poche, sage, ment; si bien qu'il s'était mis à jouer, en rachetant ses propres terrains, et qu'il avait fini par tout perdre, dans la krach formidable où s'engloutissait la fortune de la ville entière.

Totalement ruiné, endetté même, le prince n'en continuait pas moins ses promenades au Corso de bel homme, souriant et populaire, lorsqu'il était mort accidentellement, des suites d'une chute de cheval; et, quatre mois plus tard, sa veuve, la toujours bella Flavia, qui s'était arrangée pour repêcher dans le désastre une villa moderne et quarante mille francs de rente, avait épousé un homme magnifique d'aspect.

(A suivre).

15 EMILE ZOLA

ROME

Un fait la frappa beaucoup, l'abbé Pisoni lui raconta que la flamme de la lampe qui brûlait devant l'image, devenait blanche, chaque fois qu'il s'agenouillait lui-même, en suppliant la Vierge de conseiller le mariage redempteur à sa pénitente. Ainsi agissent des forces supérieures, et, elle cédait par obéissance à sa mère, que le cardinal et donna Serafina avaient combattue, puisqu'ils la laissaient maitresse d'agir, lorsque la question religieuse intervint. Elle avait grandi dans une ignorance absolue, ne sachant rien d'elle-même, si fermée à la vie, que le mariage avec un autre que Dario était simplement la rupture d'une promesse d'existence commune, sans l'arrachement physique de sa chair et de son cœur. Elle pleura beaucoup, et elle épousa Prada, en un jour d'abandon, ne trouvant pas la volonté de résister aux siens et à tout le monde, consommant une union dont Rome entière était devenue complice.

Et alors, le soir même des noces, ce

fut le coup de foudre. Prada, le Piedmontais, l'Italien du nord et de la conquête, montra-t-il la brutalité de l'envahisseur, voulut-il traiter sa femme comme il avait traité la ville, en maître impatient de se contenter? ou bien la révélation de l'acte fut-elle seulement imprévue pour Benedetta, trou salissante de la part d'un homme qu'elle n'aimait pas et qu'elle ne put se résigner à subir? Jamais elle ne s'expliqua clairement. Mais elle ferma violemment la porte de sa chambre, la verrouilla, refusa avec obstination de la rouvrir à son mari.

Pendant un mois, il dut y avoir des tentatives furieuses de Prada, que cet obstacle à sa passion affolait. Il était outragé, il saignait dans son orgueil et dans son désir, jurait de dompter sa femme comme on dompte une jument indocile, à coup de cravache.

Et toute cette rage sensuelle d'homme fort se brisait contre l'indomptable volonté qui avait poussé en un soir, sous le front étroit et charmant de Benedetta, les Bocanera s'étaient réveillés en elle: tranquillement, elle ne voulait pas; et rien au monde, pas même la mort, ne l'aurait forcée à vouloir. Puis, c'était chez elle, devant cette brusque connaissance de l'amour, un retour à Dario, une certitude qu'elle devait donner son corps à lui seul, puisque à lui seul elle l'avait promis. Le jeune homme, depuis le mariage qu'il avait dû accepter comme un deuil voyageait en France. Elle ne s'en cachait même pas, lui écrivait de revenir,

s'engagea de nouveau à ne jamais appartenir à un autre.

D'ailleurs, sa dévotion avait grandi encore, cet entêtement de garder sa virginité à l'amant choisi se mêlait, dans son culte, à une pensée de fidélité à Jésus, un cœur ardent de grande amoureuse s'était révélé en elle, prêt au martyre pour la foi jurée. Et, quand sa mère, désespérée, la suppliait à mains jointes de se résigner au devoir conjugal, elle répondait qu'elle ne devait rien puisqu'elle ne savait rien en se mariant. Du reste les temps changeaient, l'accord avait échoué entre le Vatican et le Quirinal, à ce point que les jurements de ses parties venaient de reprendre, avec une violence nouvelle, leur campagne d'outrages; et ce mariage triomphal auquel tout le monde avait travaillé comme à un gage de paix, croulait dans la débâcle, n'était plus qu'une ruine ajoutée à tant d'autres.

Ernesta en mourut. Elle s'était trompée, son existence manquée d'épouse sans joie aboutissait à cette suprême erreur de la mère. Le pis était qu'elle restait seule, sous l'entière responsabilité du désastre, car son frère, le cardinal et sa sœur donna Serafina, l'accablaient de reproches. Pour se consoler, elle n'avait que le désespoir de l'abbé Pisoni, doublement frappé par la perte de ses espérances patriotiques et par le regret d'avoir travaillé à une telle catastrophe.

Et, un matin, on trouva Ernesta, toute froide et blanche dans son lit,

1000

CAFE GAMBETTA

Cet établissement créé par feu Henry Joyvo où les Français avaient l'habitude de se réunir et dont les consommations sont de premier choi et à des prix tout à fait démocratiques, conserve toujours la même vogue sous l'intelligente direction de M. M. Uiharry frères, qui n'ont

[illegible]

GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADO

- DE -

Máximo Soré, Hermano y Ca

Esta casa, especial en surtidos de campaña, provee á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido más exigente.

G1 - Collo Uruguay - G1
MONTEVIDEO

Curacion Cierta de las Enfermedades Nerviosas
CONVULSIONES, VERTIGOS, CRISIS NERVIOSAS
JAQUEAS, DEMANCONMOTOS
CONGESTIONES GENERALES, INHOMINOS, EPIDEMATORREA
POR EL

JARABE HENRY MURE

El Breve de Paris que curó para
BUEN ÉXITO DEMOSTRADO POR 43 AÑOS DE EXPERIENCIA
EN LOS HOSPITALES DE PARIS
& esta profesione en su Intervencion medica, así le certifica, á la persona que le pide
HENRY MURE, en Pont-St-Esprit (France)
DEPOSITO en todas las principales FARMACIAS.

CARNE LIQUIDA


Medallas oro

BARCELONA

1888

PARIS

1889



CHICAGO

1893

MONTEVIDEO

1895

Extracto Liquido Peppermint y mentolizado del doctor Valdez Garcia
fabricado por Villacur y Valdez Garcia.

173-URUGUAY-173

1

(continued)

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDÉS—MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR
De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDEAU 311 A 313, DEPÓSITO GENERAL Y OFICINA:
CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

MUEBLERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios
ventas al público que tiene todavía para LIQUIDAR.
Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Fische,
etc., etc.
Especialidad en muebles macizos para compañía.
Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

(Gran Diploma de Honor

EXPOSICION ITALO-AMERICANA
GENOVA 1892

DOS GRANDES PREMIOS

Exposicion de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor.—Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo.—Pre-
cios sumamente baratos y sin competencia.

Calle Sarandí número 345—Teléfono "Uruguay" 881

Sucursal "La Comercial", 25 de Agosto 209, entre Treinta y Tres y Misiones.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado "Les
Mandarin". Unico concesionario del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de
todas clases.
Unico representante para la República Oriental del Uruguay: A. BEDUCHAUD É H-
JOS, calle Cámaras 50.
Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los prin-
cipales cafés y confiterías de la capital.
Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los
mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSEILLE de Martin Catalogue.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Flamá

Fabrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para
hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, paños, corbates, bastones, paraguas,
etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Co. y grandes Dents Allier y Co.

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON
PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y cielos ra-
cos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su
composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cual-
quier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BEDUCHAUD É HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 a

MONTEVIDEO

LICÉE CARNOT

85 -- RUE CONVENCIÓN -- 85

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. en-
seignement commercial; 3. enseignement universitaire.
La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultané-
ment en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation.
Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.
Le directeur du Lycée s'est assuré la coopération de professeurs de notoire compétence, afin
de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète
que réclame leur avenir.
Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme
en famille.

MONTEVIDEO

EXPRESO "LA CONFIANZA"

P. Christophersen

150 — CALLE PIEDRAS — 150

SERVICIO MARITIMO

Conduccion de equipajes, encomiendas, cargas, animales
en pie, etc., desde domicilio hasta domicilio en Buenos Ai-
res y hasta los vapores de ultramar y vice-versa.

MUDANZAS

Entrega y recibo de cualquier bulto en las estaciones ó
depósitos y demás servicios.

Oficina en Buenos Aires: calle Olayo núm. 360

DENTISTAS AMERICANOS

161 — CALLE ITUZAINGO — 161

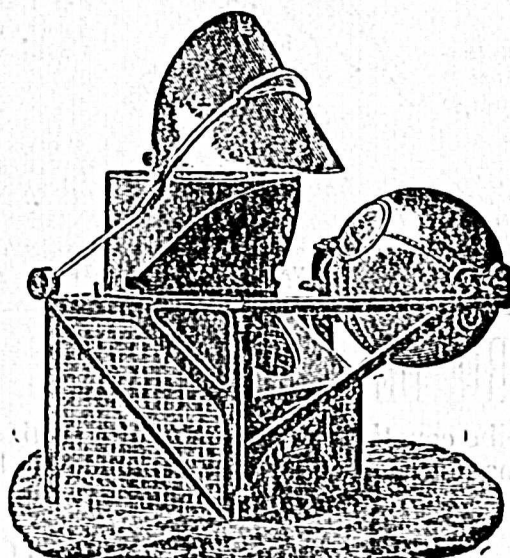
(PLAZA MATRIZ)

AGUA Y POLVOS
DE LA PERLA "LA PRINCESA"
REINA PARA COCINAR LOS ALIMENTOS
NO TIENE RIVAL
CONSULTORIO

GUILLERMO E. HILL C. D. E.

DOS AMERICANOS

LABORACION VENTAS
DE CAFÉ POR MAYOR Y MENOR
A ESPECIALIDAD
VAPOR EN
CARBOS FINOS
DE CAFÉ PARA
FAMILIAS
CONCENTRADO ECONOMIA
DE 25 POR CIENTO
196—Arapey—196
Teléfono Montevideo
núm. 10.
DISTRIBUIDO



MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. C. Desvignes

232 — SARANDÍ — 232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes préviend sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de
Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que
les articles de nouveauté concernant la Mode.

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool,
Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORCANA

Capitan: — F. E. KITEJ

Saldrá el 13 de Marzo de 1896

Para Rio Janeiro, San Vicente, Lisboa, Vigo, La Pallice, (La Rochelle) Plymouth y
Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJEROS
PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para

Vigo, Coruña, Ferrol,
Alvaredo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y
provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros

WILSON, SONS & Co. LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

BUENOS AIRES

Calle 25 de Mayo 214

Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

AGENCE D'ASSURANCES MARITIMES

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Française d'Assurances
MARITIMES ET FLUVIALES

Compagnie Anglaise d'Assurances
CONTRE L'INCENDIE

H. AUBERT, AGENT

61 — Calle Zabala 61 — MONTEVIDEO

DEPOSITO DE MAQUINAS

UTILES AGRICOLAS E INDUSTRIALES

FABRICA DE BOLSAS

CORDELERIA NACIONAL

— DE —

H. GROSCHURTH

39—CALLE RIO NEGRO—41

AGENCIA DE SEGUROS

Informes y presupuestos de instalaciones.—Representación de fabricas europeas y norte-
americanas.
La colección de muestras de ferrerías, papelería, etc., se llevará brevemente a la calle
Rio Negro 159 y 161.

COLON--CRU GIOT--COLON

VENTE DE VINS

La perfecta fabricación y la pureté des vins sont garanties, ils sont limpides et ont une
grande finesse de goût.
G. O. Lard-Laire de type unique, fait avec les meilleures variétés de raisins Cabernet, Ga-
may-Liverdon ou Bourgogne, Pinot, etc., etc., récoltés dans le même établissement, exempt
de toute maladie.

AGENT M. SEXTO BONONI

Rue Cerro 05 et 07 Montevideo

Téléphone de Montevideo N.º 127

Prix \$ 1.80 les 12 litres étiq. net et livrés à domicile à Montevideo
\$ 26.00 la bordelaise avec fut
Le vignoble Giot occupe une position exceptionnelle et est cultivé d'une manière spéciale
ce qui assure la parfaite maturité des raisins, et la finesse de ses vins, qui sont traités avec tous
les soins possibles, et les meilleurs les plus perfectionnés.
Une parcelle de pieds de vignes sont greffés sur racines Riparias et Riparias, et l'éla-
blissement tout en augmentant ses plantations peut rendre à la saison prochaine 1.000.000 de
ces espèces connues comme les plus résistantes contre le Phylloxera.
Le téléphone de la Granja Giot est N.º 251, de la Cooperativa.

THE STANDARD LIFE

Grande Compagnie Britannique D'Assurances

SUR LA VIE

UNE DES PLUS ANCIENNES, LIBÉRALE ET IMPORTANTE DU MONDE
UNIQUE DANS LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe.
Avant de s'assurer, demander des informations à

B. LORENZO HILL: Gerente

161 — CALLE ITUZAINGO — 161

(Plaza Matriz)

FEUILLETON

AU-DELA

ROSE-DES-ROSES

(CONTÉ JAPONAIS)

Donc, elle fit voiler tous les miroirs
où Larme-Transparente aurait pu ap-
prendre le secret de sa beauté. Même
elle cacha le bouclier d'or poli que le
Dragon Ailé aimait à porter dans les
tournois. Elle fit couvrir par des
ponts de porcelaine et de jade les pe-
tits ruisseaux qui couraient autour des
massifs de chrysanthèmes. Elle s'en-

toura de servantes qui, toutes, étaient
d'une grâce parfaite, pour que Larme-
Transparente s'habitue à la beauté
comme à un don ordinaire; elle com-
manda à ces suivantes de marcher, de
parler les yeux baissés, ainsi qu'elle le
faisait elle-même, pour que Larme-
Transparente n'aperçût pas son ima-
ge dans leurs prunelles.

Pur cet artifice, l'enfant du dragon-
Ailé atteignit sa quinzième année, sans
avoir jamais contemplé le reflet de
son visage.

Rose-des-Roses sentait que sa tâche
allait finir et, dans son cœur, elle
songeait:
—Voici ma fille telle que j'étais moi-
même quand j'ai juré au mort de me
souvenir. Je puis confier Larme-Trans-
parente à quelque jeune seigneur qui
l'aimera sans chasser son père et sa
mère de sa mémoire. Qu'elle donne à

ce bien-aimé toute la tendresse de ses
nuits, tous ses sourires pendant le
jour, pourvu que, parfois, lorsque ses
regards s'arrêteront sur notre double
tombe, elle se souvienne que jadis on
l'appela Larme-Transparente en sou-
venir d'un amour malheureux dont
elle fut la fleur.

Rose-des-Roses fit choix d'un jeune
lettre des mandarins, qui avait
été élevé dans une tour de porcelaine.
Tout de suite, il fut ébloui de la beauté
de Larme-Transparente et des immen-
ses richesses que sa mère lui donnait
en dot. Il écouta avec mélancolie
l'histoire de l'invincible et du
Dragon-Ailé. Il promit d'habiter avec
sa jeune femme le château de la Mon-
tagne Bleue, de ne jamais la conduire
au-delà de l'horizon des jardins, de
conservé un voile sur tous les miroirs
du palais, enfin, il jura que, jusqu'à la

fin des fiançailles, il garderait les yeux
abaissés devant Larme-Transparente.
Quand Rose-des-Roses eut reçu ces
serments, qui ne devaient pas être vio-
lés, elle monta dans sa chambre haute
et fit appeler sa fille auprès d'elle.

—Mon enfant, dit-elle, le temps est
venu où je vais te donner un époux et
puis rejoindre la mienne. Depuis quinze
années, ton père m'attend dans sa co-
che solitaire; demain, quand tu vien-
dras au matin, pour me tendre ton
front, je ne pourrai plus soulever la
tête sur le coussin de soie. Moi, j'ame-
serai part et pour le Pays des Génies où
m'espère dans la gloire le guerrier bie-
heureux. Toi, tu pareras mon corps
avec piété; tu le placeras au milieu
des jardins, là où, déjà, parmi les
fleurs, le Dragon-Ailé repose sous
une dalle funéraire.

En entendant parler de ce départ,

Larme-Transparente se jeta près de
sa mère sur la couche de soie:

—Mère! mère! s'écria-t-elle ne me
quitte point! J'ai mieux que tu ren-
voies mon jeune époux, et que toi tu
restes.

Sois la rosée de pleurs qui donnait
à son blanc visage une gravité nouvel-
le, Larme-Transparente était si pareil-
le à Rose-des-Roses que, lui-même,
le Dragon-Ailé, n'eût pas distingué sa
femme de son enfant. La mère avait
de la joie à sentir qu'elle était si vi-
vante dans ce jeune cœur. Elle fit
avoir un sourire triste:

—Je ne te quitterai pas tout à fait,
Larme-Transparente. Je l'apparaitrai,
souvent, heureuse si tu es heureuse
en pleurs si tu es triste...

La jeune fille écoutait en hochant
la tête. Elle murmura dans les san-
glots:

—O mère! jure-moi que tu ne me
tromperas pas... Dis-moi où, dis-moi
quand je te reverrai?

Rose-des-Roses sourit encore:

—Mon enfant, les Génies veulent
que tu te détaches de ta mère pour te
tourner vers un autre amour. Toutes
les fois que sur le cœur de ton mari tu
rêveras, n'aie pas peur, ta mère l'ap-
paraitra. Et maintenant, retire-toi dans
tes appartements, et va prendre des
forces pour les cérémonies de demain.
L'heure approche où je vais m'endor-
mir dans mon repos éternel.

(A suivre)